

PETIT COURRIER DES DAMES  
PARIS 2 Rue Brochant

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Si le luxe de nos costumes prête à la critique, combien plus y prête celui des costumes d'enfants. Il n'y a rien à dire contre les façons, qui sont charmantes, mais nous voudrions plus de simplicité dans les garnitures et, surtout, des étoffes moins riches. Lorsque ces enfants habillées de satin, d'ottoman, de velours broché et ciselé, seront d'âge à faire leur entrée dans le monde, que sera leur toilette ?

Depuis l'âge de quatre ans jusqu'à celui de grande fillette, elles portent cette grande chemisette bouffante qui leur est très seyante. Elle est diversement drapée au bas de la taille : qu'elle se prolonge d'un seul côté pour former un panier, ou qu'elle s'arrête en genre blouse, elle est également jolie. On la fait de même étoffe que le costume ou en tissu broché, s'il en entre dans la combinaison du costume. La façon favorite est toujours la robe genre princesse, dessinant la taille, montée sur une jupe plissée. Beaucoup de cols droits en velours, avec agrafe en vieil argent ; d'autres agrafes ajustent des draperies croisées ou ferment le gilet.

Voici quelques jolis — trop jolis — costumes destinés à des petites filles déjà... *chic*. Nous les avons vus dans les plus minutieux détails, chez mesdames Delerablée où ils étaient exposés.

Costume pour fillette de onze ans, en cachemire de l'Inde bleu saphir. Jupe plissée et polonaise, avec chemisette bouffante dessinant un grand panier fixé sur le



2172

Costume en lainage à carreaux carmélite, coupés de lignes beige et velours carmélite.

Costume en faille myrte et pékin moiré.

Costumes de ville de madame Turle, 9, rue de Clichy.

pouf par un nœud en satin. Un col rabattu est garni d'une belle broderie écrue, qui se retrouve de chaque côté de la chemisette et à la manche. Un col montant en satin.

Pour une fillette de neuf ans, le modèle suivant est en velours ciselé bleu marine et petit drap gris. Jupé



garnie de trois volants déchiquetés, en drap gris, montée à une robe drapée sur des panneaux en velours ciselé, avec deux petites basques plissées—genre éventail — qui retombent sur un flot en ruban de satin bleu. Grand col en velours, coupé, devant, par deux longues draperies en drap attachées sous la taille par une agrafe oxydée. Col montant en velours, piqué, de côté, d'un nœud-papillon. A la manche un parement de velours.

Un costume en serge grenat et serge brodé de chenille sera porté par une fillette de six ans. Il offre une nouveauté réelle. La jupe, qui est en serge unie, n'a aucune garniture; elle est montée, derrière, par un seul et très large pli quadruple qui lui donne beaucoup de grâce. La robe-paletot est plate d'un côté et le bord découpé en trois dents couchées, maintenues par des boutons dorés; l'autre côté et le dos sont coupés à la hauteur de la hanche, avec le bas rapporté et froncé sous un velours grenat. Un chou et des flots de ruban de velours. Une longue chemisette, en serge, brodée de chenille, assez large à l'encolure; celle-ci reçoit un col rabattu en velours grenat. Parement assorti à la manche ronde.

Une robe-paletot pour un baby de deux ans est en velours blanc ciselé. Le devant est froncé et le bas rapporté comme une grande basque; derrière, deux plis creux et un nœud-ceinture en ottoman donnent une tournure accentuée. Un col avec une haute dentelle et des attaches en ruban de satin blanc. Chapeau en feutre pelucheux, le bord en auréole; dessus touffe de plumes et nœuds en satin.

Paletot en drap beige et peluche peau de loutre. Façon cintrée; au dos, jupe froncée en peluche, le devant en drap avec une bande en peluche rejetée en revers et maintenue sur le col par une agrafe oxydée. Sur le côté, assez bas, deux pattes en velours croisées sous une agrafe, une autre un peu en avant.

Il nous semble en avoir assez dit cette fois sur la toilette des fillettes; d'ailleurs nous reviendrons encore sur les modes d'enfants. Je veux signaler quelques toilettes charmantes vues au mariage de M. L. C. et de mademoiselle d'H... Le mariage a été célébré à Champlan, et cependant les familles des deux jeunes mariés habitent Paris. Mais on revient si tard de la campagne! Ajoutez qu'il est de mode et plus raffiné de recevoir dans son castel que dans un appartement, fût-il très luxueux. C'est ce qu'on appelle un joli mariage: fortune, position, tout est à l'unisson.

Nous voilà donc à onze heures sur la route de Palaiseau et à midi à l'église de Champlan. Exactitude royale: à midi sonnant le suisse, en grande tenue, lance son coup de hallebarde, signal de l'entrée du cortège. La mariée, en élégante robe d'ottoman drapée à l'antique, avec des flots de dentelle et de la peluche imitant le cygne; tout cela jeune, frais, gracieux comme elle. Les nombreuses distractions que

nous ont données les toilettes serviront à vous renseigner sur la mise élégante de quelques personnes faisant partie du cortège, car ainsi que le veut le bon ton, les autres invitées doivent être d'une tenue plutôt simple que riche.

Voici les quêteuses qui s'avancent, elles sont quatre! Toutes sont charmantes, mais nous distinguons une jolie fillette de douze ans, radieuse dans un joli costume de velours noir pomponné de dentelle crème, avec une longue chemisette piquée de nœuds en velours caroubier. Son grand chapeau de feutre à large bord relevé de côté, laisse voir la plus mignonne figure, avec de grands beaux yeux chercheurs. Ah! mademoiselle Marguerite, méfiez-vous des compliments que déjà l'on vous adresse et restez simple; je crains fort que vous ne soyez déjà sur le chemin de la coquetterie. Quand cette mignonne me présenta sa bourse de quêteuse, un joli chou en velours et satin, je ne pus m'empêcher de lui sourire en glissant ma petite pièce blanche. Comme je la suivais du regard, je la vis, la quête terminée, prendre place parmi la famille. La mère doit être fière de son enfant, comme cette enfant doit être fière de sa mère: une exquise tête Louis XV ressortait magnifiquement dans une toilette de satin noir drapée de dentelle et de broché. Un élégant pardessus fait d'un châle de l'Inde était garni de hautes bandes en velours cuivre, et un chapeau en dentelle drapé de velours, avait des fantaisies de plumes massées de côté et deux têtes de plumes fraisier roulées devant. La sœur aînée de notre gentille quêteuse était en costume de faille noire, tout dentelé, avec des plissés et un corsage fermé de côté, égayé d'une chemisette croisée en velours épinglé rose. Un chapeau tendu en satin de deux tons grenat; devant, un nœud formé de bouclettes en ruban épinglé rose. Dominant ce groupe charmant de toute la hauteur de sa distinction, le papa nous paraissait représenter la statue du bonheur.

On sort, toutes les curiosités sont de nouveau en éveil, nous nous mêlons au cortège, et nous voilà dans la charmante villa où un déjeuner est préparé par table de six couverts, dans l'immense billard; nous sommes bien une centaine. Rien de plus charmant que les mariés et leurs parents, se promenant, s'arrêtant à chaque table et faisant les honneurs avec une grâce aimable. Je me trouve bien près de ma petite quêteuse, et je prête une oreille attentive à ce qui se dit autour de moi: deux jeunes femmes parlent toilette, et je les entends demander le nom et l'adresse de la couturière qui a fait ces jolis costumes. Mon attention est attirée, et je prête l'oreille à cette adresse que je voudrais bien entendre pour vous la donner. Enfin me voilà satisfaite, mon espiègle répond tout de suite: « Madame Turle, 9, rue de Clichy », et elle ajoute: « Allez-y de la part de maman. »

CORALIE L.

#### EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 181 et 183).

*Costume en lainage à carreaux carmélite, coupés de lignes beige et velours carmélite.*—Jupe en taffetas, garnie d'un plissé et d'un bouillonné en velours, et couverte d'une seconde jupe en lainage dont le bas est découpé en

crêpeaux très profonds, avec soufflets en velours. Tunique poufonnée et tombante, et draperie plissée diagonalement formant pointe sur le tablier. Un ruban en velours carmélite passe alternativement dessus et dessous les plis, à cinq





2201

ROBE DE MARIÉE ET COSTUMES DE VILLE, DE MADAME HUBLER

centimètres du bord et d'un seul côté; à la pointe, flot de longues coques. Le corsage est à basque ronde avec trois rangs de petit velours au contour; un poignet à la manche ronde et un col en velours.

*Costume en faille myrte et pékin à rayures moirées et en satin.* — Jupe en pékin; la rayure satin est plissée d'un pli creux. Tunique en faille drapée de plis, groupés à gauche et s'élargissant sur la hanche droite; pouf prononcé et pans chiffonnés en tunique. Pour garniture, une belle frange en chenille grelotée avec tête en passementerie, chenille et soie. Le corsage a le bord de la basque perdu sous la draperie; le pouf s'y agrafe. Fichu plissé en

satin et jabot de dentelle. Col montant en velours. A la manche arrondie extérieurement, deux rangs de velours et deux plissés.

*Robe de mariée en broché et satin.* — Train en broché entourée de deux plissés en satin qui courent en spirale. Le tablier en satin est piqué de motifs en perles fines et recouvert par deux draperies: l'une arrondie, est ornée de dentelle et de frange de perles; l'autre, qui prend sous celle-ci, se chiffonne de côté sous un nœud en satin; dentelle au bas. Le corsage est en damassé; la chemisette en satin, plissée sous la poitrine coquillée de dentelle et piquée de perles fines; bouquet de boutons de fleur d'oranger à l'en-



colure ; à la manche, dentelle et perles avec un piqué de boutons de fleurs d'oranger.

*Costume en surah gris et velours grenat.* — Jupe en taffetas couverte de quatre volants plissés ornés, au-dessus de l'ourlet, de trois rubans de velours grenat. La tunique, ornée de même, s'arrondit sur le tablier et se relève régulièrement ; derrière, un poul, dont les côtés drapés en spirale, laissent voir la doublure de velours. Un chou de velours dans le haut. Le corsage à longue pointe forme une petite basque dont le mouvement est suivi par trois rangs

de velours. Devant broderie de velours et jabot en tarlatane. Col montant et parement de la manche en velours. Colerette et sous-manche plissées en tarlatane.

*Costume en satin chaudron foncé et dentelle noire.* — Jupe en satin couverte par neuf volants en dentelle plissée drapée d'une tunique largement relevée en poul. Une dentelle au contour. Corsage à basque, légèrement ouvert en cœur et garni de dentelle. Plissé de crêpe lisse au décolleté et à la manche.

#### EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4443

*Robe de mariée en ottoman et dentelle point à l'aiguille.* — Traîne arrondie, le bord joue sur un tuyauté en satin. Le tablier, orné d'un plissé de satin, reçoit deux hauts volants en dentelle, séparés par un bouillonné tombant qui fait petit volant ; un troisième volant prend à la taille et s'arrête au côté de la basque du corsage, basque qui forme des tuyaux d'orgue, et qui descend à la tête du second volant en dentelle ; derrière, elle forme un poul qui est chiffonné avec la traîne ; le devant du corsage est appliqué d'un fichu en dentelle dont le bas, froncé, se perd dans le volant. Un col montant et un collier de boutons de fleurs d'oranger. Manche demi-longue chiffonnée de dentelle et de fleurs d'oranger.

*Costume en sicilienne brun étrusque.* — Jupe en sici-

lienne appliquée de coquilles en velours de ton foncé, posées en quilles et séparées par de gros jetons en velours. La draperie du tablier reçoit la même disposition ; elle se relève d'un côté, au delà de la hanche, l'autre côté s'étage de plis ; derrière, un poul agrafé sur la basque de la veste et un relevé tombant. Veste en sicilienne ouverte sur un gilet en velours fermé par des boutons artistiques ; un seul maintient la veste sous le col-châle. A la manche parement en velours. Col montant au gilet. — Bas de soie bleus. — Souliers en satin noir. — Gants de chevreau. — Capote en sicilienne doublée de velours, torsade en velours, touffe de plumes bleues et brides en velours.

*Redingote en drap mordoré, pour fillette de douze à quatorze ans.* (Patron découpé.)

## CHRONIQUE

Nos attentes. — La Correspondance de M. de Rémusat. — La Correspondance de Louis Veuillot. — Une chasse à Chantilly. — Le mariage Costa de Beauregard-Narcillac.



J'ai trop parlé théâtre dans ma dernière Chronique pour y revenir aujourd'hui, et cependant les deux ou trois pièces nouvelles qui ont réussi, avec ou sans flonflons, me paraissent avoir formé le plus clair des distractions de la quinzaine.

Mais tout l'intérêt des questions théâtrales, en ce moment, disparaît devant les deux solennités musicales qui se préparent : l'ouverture du Théâtre-Italien avec *Simon Boccanegra* et la représentation prochaine de *la Fandango* à l'Opéra. Le premier, surtout, de ces deux événements n'est pas sans une importance véritable, car, à coup sûr, un des symptômes les plus graves de la déchéance de Paris comme capitale avait été la disparition des Italiens de la place Ventadour. Depuis six ans, les gens de la haute vie s'étaient habitués à aller entendre la musique de Verdi à Monte-Carlo, où la salle était plus petite, mais les places aussi chères, ce qui dit tout pour certains.

A en juger par la feuille des locations, ceux-là con-

sentent à faire le voyage, presque aussi long, de la place du Châtelet. Tant mieux et bonne chance à la direction nouvelle. Les Parisiens, de tout temps, ont troqué le mieux pour le pire. Au lieu d'une salle située dans un quartier charmant, au milieu d'une sorte d'oasis dont les bruits populaires n'approchaient pas, ils trouveront un théâtre séparé d'eux par le quartier des Halles. Leurs oreilles encore pleines du quatuor de *Rigoletto* seront déchirées par le cornet à bouquin des tramways rasant le trottoir du péristyle et, pour rentrer chez eux, il leur faudra percer la file des charrettes de carottes ou de navets gagnant l'étal de la revendeuse.

Oh ! mon Dieu ! ce n'est pas la première fois que nous aurons vu réussir, chez nous, ce qui avait mille raisons de périliter et de disparaître.

Tandis que les *dilettanti* attendent ces soirées à sensation, les habitués incorrigibles de Nice attendent le mois de décembre pour rejoindre la Promenade des Anglais. D'ailleurs, en ce moment, l'attente est le mot de la situation.

Nous attendons, nous autres, l'arrivée du froid, un peu en retard, Dieu merci ! pour inaugurer les modes nouvelles qui se dessinent avec lenteur. Nos généraux, ou les médecins qui les commandent, attendent, au Tonkin, qu'il y ait moins d'eau dans les fleuves, ou





*Falconer, imp Paris*

4443

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS Rue Drouot 2.  
*Coiffures de M<sup>me</sup> TURLE 9, r. de Clugny - Corsets & Fourneurs de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE 11, Avenue de l'Opéra.  
 Machines à coudre de M. H. VIGNERON 70, B. Sébastopol - Lait Antiphlogistique de CANDÈS 26, B. St Denis.*



peut-être qu'il y en ait davantage, pour battre à plate couture les Annamites, à moins que ce ne soit les Chinois.

Nos ministres attendent que le Tonkin soit pris pour faire un emprunt. Nos financiers attendent le succès de l'emprunt pour faire des émissions. Maints actionnaires attendent des jours meilleurs pour toucher des dividendes. Nos domestiques attendent d'avoir reçu leurs étrennes pour nous planter là et chercher d'autres places.

\*\*\*

J'allais dire, afin de balancer ma période, que les éditeurs attendent la baisse du flot des livres-étrennes pour nous donner des nouveautés littéraires, mais je m'aperçois que j'aurais tort. Justement, je dois signaler à mes lectrices deux livres qui seront les bien venus en cette saison des longs loisirs et des ouvrages sérieux.

Le premier est la *Correspondance de M. de Rémusat pendant les premières années de la Restauration*. La mère du Rémusat dont il s'agit, lequel mourut académicien, est bien connue du public *selected* par les trois volumes de ses mémoires si intéressants et par les deux de sa correspondance.

Je me demande pourquoi ceux qui viennent de paraître n'ont pas été donnés comme les tomes III et IV du recueil qui précède, puisqu'on y trouve aussi bien les réponses de la mère au fils que les lettres du fils à la mère, sans compter bon nombre de pièces adressées par cette dernière soit à son mari, soit à des amies.

Je reproche à cette correspondance, dont l'intérêt est réel, de témoigner d'une grande sécheresse de cœur chez le jeune homme, et d'une prétention souvent fatigante chez l'ancienne dame d'honneur de l'Empire, devenue préfète de la Restauration. J'éprouve, je l'avoue, une sorte de gêne à voir un adolescent de dix-huit ans écrire à son père en parlant de celle dont il est le fils :

« Vous devez vous féliciter d'avoir une femme comme la vôtre. »

Quant à la mère du futur académicien, je ne puis m'empêcher de croire qu'elle avait le don de seconde vue, et qu'elle savait pertinemment, en confiant au papier ses épanchements maternels, qu'un éditeur nommé Calman-Lévy en ferait bénéficier, soixante-dix ans plus tard, les contemporains de son petit-fils à elle, converti à son tour à la République.

Comment expliquer autrement la première pièce du nouveau recueil commençant par ces mots :

« Oui, mon enfant, je vous enverrai chercher demain matin (au collège) », et contenant la valeur de douze ou quinze pages de papier ordinaire. Nous ne dépensons pas double timbre, habituellement, pour faire savoir à nos lycéens qu'ils aient à se tenir prêts à sortir le lendemain matin.

D'ailleurs madame de Rémusat montre le bout de... ses préoccupations littéraires en parlant à tout sujet de madame de Sévigné et en écrivant avec une modestie dont je me garderai bien de douter :

« Si l'on nous imprimait, on verrait une grande différence. »

Elle est faite cette différence de tout ce qui sépare une grande dame de cœur et d'esprit d'une femme po-

litique de haute intelligence que son propre fils définit un peu malicieusement par ces vers :

Menez toujours de compagnie  
La politique et l'opéra,  
Les Kalmouks et l'Académie.

\*\*\*

Le second ouvrage dont je veux parler est aussi un recueil épistolaire : la *Correspondance de Louis Veuillot*, et je serais fort étonnée s'il n'obtenait un succès des plus considérables.

Louis Veuillot est, à mon avis, avec Henri Rochefort, l'homme le plus *spirituel* (dans le sens français du mot) que notre génération ait connu. Il y aurait à faire une comparaison curieuse entre les deux hommes ; on comprend que je ne l'entreprene pas.

J'aime de Veuillot, son esprit, je le répète, sa vivacité prodigieuse à trouver le mot vrai ou drôle, son immense talent littéraire, mais je n'aime pas Veuillot, à cause de son orgueil qui me froisse dans le catholique, tout comme la prétention de madame de Rémusat m'indispose chez la mère.

J'éprouve une sensation de malaise à entendre le fougueux défenseur de la Foi parler ainsi des évêques qui sont, pour lui, après tout, les successeurs des apôtres :

« Tulle a diné ici lundi avec Auch, Perpignan, Beauvais et le Mans invité sur le pouce. Ah ! que tu as perdu de n'être pas à la conversation où Tulle et Auch se sont pris de bec pendant deux heures ! »

Ah ! que nous aurions peu perdu, dirai-je à mon tour, si ces lignes d'un sans-gêne par trop intime — et certaines autres — avaient manqué à la collection !

Mais, sous cette réserve que je considère comme indispensable, je vous prédis, mesdames, que cette *Correspondance* vous fera passer, et passer bien vite, plus d'une heure agréable, car elle passionne comme le plus *empoignant* des romans.

\*\*\*

Voici le beau moment des grandes chasses. Les meutes sont en condition et en haleine, aussi bien que les veneurs et les chevaux. Les maîtres d'équipage sont débarrassés du fléau des invités fantaisistes, dont toute la séance se borne à porter plus ou moins l'habit rouge et qui seraient fort empêchés de distinguer un dix-cors jeunement d'une quatrième tête, ou un tiers an d'une bête de compagnie.

J'ai été dernièrement, à Chantilly, d'une des premières et, certainement, d'une des plus rudes journées de la saison, car le cerf mis sur pied à midi n'était pris qu'à quatre heures du soir. La grande duchesse Vladimir de Russie, dont la présence donnait à ce *meeting* un intérêt spécial et qui est une écuyère consommée, s'est presque trouvée mal en arrivant à l'hallali. J'ai vu, là dans l'uniforme bleu d'Orléans, toute une chevauchée de princesses : les deux filles de la duchesse de Chartres, pour commencer par les plus jeunes ; leur mère, la comtesse de Paris, si rude amazone qu'elle a dû changer de cheval, et la princesse de Joinville qui ne le cède en rien à sa nièce, malgré quelque vingt années de différence d'âge.

Ceux que la statue du Pont-Neuf ne contente pas et qui veulent voir un portrait vivant de Henri IV à che-

(La suite à la page 188.)



N° 1. Col rabattu en toile.

Le col est monté par une brisure. Le bord festonné en dents; au-dessus un point d'échelle. Poignet assorti.



N° 1. Col en toile rabattu et festonné.

N° 2. Col en toile orné de volants festonnés.

Deux petits volants festonnés avec ceils ombres, entourent le col; point d'échelle au-dessus du second volant. Manche assortie.

N° 3. Broche Directoire.

Trois personnages assortis au bracelet. — Prix, 3 fr. 75.

N° 4. Broche fantaisie.

Prix, 3 fr. 75.

N° 5. Ruché en dentelle pour encolure.

Un poignet en gros tulle. Dessus, monter au milieu et en regard, deux rangs de dentelle plissés de plis creux, et au milieu poser une autre ruche plus petite. Nœud en ruban de satin.

N° 6. Blouse pour enfant de trois à cinq ans.

La blouse est plissée verticalement à partir de l'encolure, laquelle reçoit un petit ruché et un grand col en guipure Richelieu. Col ouronné derrière. Les bas sous la aille, on fronce le bord inférieur de la blouse; on y monte un fin plissé de 15 à



N° 9. Costume en ottoman appliqué de jetons en velours et corsage en velours. Modèle de madame Bréant-Castel.

20 centimètres de hauteur et l'on cache la couture de réunion par un velours que l'on arrête de côté, sous un nœud très chiffonné. La manche est unie. Une dentelle dépasse le plissé.

N° 7. Collerette et jabot double en dentelle crème.

Un bouillonné de dentelle, cerné d'une dentelle, part d'une collerette faite de même. Un nœud en étroit ruban de satin crème est piqué de côté. Au bas du jabot, flot de ruban.

N° 8. Col-chemisette en gaze de soie brodée de fleurettes en soie de couleur.

Les devants un



N° 7. Collerette et jabot double en dentelle crème.

peu bouillonnés, avec un jabot composé de deux dentelles séparées par un léger bouillonné. Bouillonné et dentelle à l'encolure.

N° 9. Costume en ottoman appliqué de jetons en velours et corsage de velours.



N° 3. Broche Directoire, de la maison Senet.



N° 6. Blouse en cachemire grenat, pour enfant de trois à cinq ans.

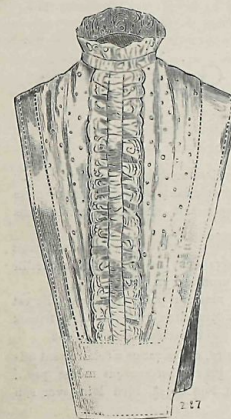


N° 10. Costume de diner ou de soirée en surah rose ancien, de madame Hubler.



N° 4. Broche de fantaisie, de la maison Senet, 35, rue du 4 Septembre.

Jupe en ottoman coupée par des entre-deux perlés; sur le côté, trois entre-deux posés l'un à côté de l'autre, forment une quille qui est un peu fuyante. Paniers et tunique-pouf en ottoman. Corsage en velours, avec



N° 8. Col-chemisette en gaze de soie brodée de fleurettes en soie de couleur.

entre-deux décrivant un revers, même garniture appliquée sur le bord de la petite basque à longue pointe. Nœud et traverse en velours coupant le panier. La manche, demi-longue, est ouverte à la couture de la saignée et rabattue en revers sur un haut parement.

N° 10. Costume de diner ou de

soirée en surah rose ancien uni et broché.

Jupe en taffetas recouverte par une seconde jupe, en surah, froncée en grand



N° 2. Col en toile orné de volants festonnés.



N° 5. Ruché en dentelle pour encolure.



N° 12. Agrafe de fantaisie.



N° 11. Costume de diner ou de soirée en damassé et faille grenat. Modèle de madame Turle, 9, rue de Clichy.

bouillonné, à trente centimètres du bord inférieur, lequel est dépassé par un petit volant plissé. La tunique, en surah broché, forme de longues pointes-riche, plissées de larges plis plats et entourées de dentelle; au-dessus, bouffants-paniers, et derrière, un pouf qui s'agrafe sur la pointe du corsage. Le devant a une pointe-gilet et un très petit décolleté en cœur avec dentelle plissée. A la manche, arrêtée au coude, deux rangs de dentelle et une draperie en surah.

N° 11. Costume en faille et en damassé grenat.

Jupe en satin, garnie de six plissés, ornés de deux rangs de velours, et drapée d'une tunique en damassé croisée sur le tablier; le relevé des côtés découvre les plissés, et le pouf tombant est accompagné de pans. Le corsage est à très petite basque ronde avec une garniture de bouclettes en velours, disposées sur deux rangs et contrariées; celles du bas se détachent sur un pan; même disposition devant, à partir de l'encolure. Col montant en velours et parement évasé à la manche demi-longue.

N° 12. Agrafe pour manteau, en métal oxydé, de la maison Senet.



val ont pu être satisfait ce jour-là, en voyant le duc de Nemours arriver au rendez-vous, conduisant l'équipage dont il faisait les honneurs à la place de son frère malade. Lorsqu'il s'est arrêté au milieu du carrefour de la Table Ronde et qu'il a découvert sa belle tête grise, avec un geste inimitablement majestueux, les deux ou trois cents personnes qui étaient là se sont retenues pour ne pas applaudir.

Parmi les simples mortelles qui suivaient à cheval ou modestement en voiture, comme votre servante, j'ai reconnu mesdames de Saint-Roman et d'Erlanger, la comtesse de Chazelles, la marquise de Rostaing, plus une fillette de neuf ans dont j'ignore le nom, fort amusante par la gravité avec laquelle elle portait son amazone et son chapeau gris haut de forme, d'où s'échappait une jolie nappe blonde de cheveux.

\*\*\*

Décidément il devient à la mode de se marier à la fleur de l'âge.

Un jeune sous-lieutenant dont le père est de mes amis, le vicomte Costa de Beauregard, conduisait l'au-

tre jour à l'autel une très jolie et toute mignonne fiancée, mademoiselle de Narcillac. Chacune des deux familles compte un nombre énorme de parentés et d'alliances, aussi n'ai-je été qu'à moitié surprise de voir la nef de Sainte-Clotilde remplie ainsi qu'un dimanche à la grand'messe. Les toilettes étaient simples, en général. Je citerai seulement deux jeunes femmes : la vicomtesse de Brigode, très jolie en velours vert, et la marquise de Belbeuf, qui avait quitté, pour la circonstance, le deuil de sa sœur. Son costume élégant et original se composait d'une jupe en peluche, imitant la loutre, et d'une veste pareille, ouverte sur un gilet en astrakan blanc.

Mademoiselle Costa de Beauregard, dont la taille dépasse celle de la plupart des jeunes filles du faubourg, avait eu en partage un fort jeune cavalier dont la stature était peu proportionnée à celle de la charmante quêtuse.

Joie et prospérité au jeune rameau de la vieille souche savoyarde qui va, pour la deuxième fois, fleurir au cher pays de Bourgogne.

CONSTANCE.

## TOUT DU LONG

(SUITE)

### XIII



ES saisons succédaient aux saisons et le temps faisait son œuvre. Gertrude, en pleine efflorescence, devenait une jeune fille et dépassait sa majorité.

A cette époque, on émancipa la seconde fille du colonel Arvain, et le tuteur rendit ses comptes. La fortune bien gérée s'était accrue sensiblement, et les deux sœurs comptaient parmi les « bons partis » de la contrée. Le départ du jeune marquis à la veille d'épouser Gertrude y avait pris d'abord les proportions d'un événement. Il n'était pas revenu, et le public de Fressanges ne recevait de ses nouvelles que par les journaux publiant les différentes étapes qu'il franchissait dans la carrière diplomatique.

Sa mère elle-même avait à peu près quitté le pays et n'y revenait qu'à de rares intervalles. On remarquait alors que Gertrude ne quittait guère l'abbaye, où elle consacrait tout son temps à la marquise.

La première de ces visites alarma Micheline.

« Ah ! fit-elle avec défiance ; tu penses encore à lui ! » la seconde lui causa un accès de fièvre terrifiant pour sa sœur qui pressentait combien le retour à d'autres sentiments se ferait attendre. Micheline reprenait confiance, toutefois, voyant le temps s'écouler sans que Gertrude parlât d'Aymard et sans qu'Aymard revint à Gertrude...

Cependant le retentissement de ce mariage rompu s'était apaisé et les prétendants affluaient autour de la sœur aînée qui repoussait chaque demande sans même l'examiner.

« Quelles prétentions a-t-elle donc ! s'exclamait alors madame Desgranges ; ne veut-elle accueillir qu'un soupirent couronné d'un soleil ?... »

— Ma sœur ne se mariera point, madame ; elle est à moi », répondait Micheline avec un monstrueux égoïsme qui n'avait pas conscience de lui-même.

On finit par la croire, et les rangs s'éclaircirent autour de son aînée qui ne s'en aperçut même pas... sa pensée voyageait loin de là, bien loin avec son cœur fidèle.

Puis vint un moment où la toute petite elle-même fit battre plus d'un cœur et se vit en butte à maints hommages.

« Cela ne me dit absolument rien ! » faisait-elle en les repoussant.

Alors la bonne Élise, pour expliquer ces dédains, disait naïvement aux vieux amis :

« Son cœur ne parle pas encore ! »

Le mot fit fortune, grâce à madame de Trémolandinères qui s'empessa de le colporter en soulignant.

Elle prit même l'habitude malicieuse de ne pas aborder la bonne tante sans lui demander :

« Eh bien, avez-vous enfin délié la langue au cœur de Micheline ? »

Cette opération délicate lui parut, un beau jour, en voie d'exécution. Elle y travaillait elle-même, il est



vrai : elle se mit en tête de faire faire un beau mariage au fils du comte Morguin et jeta les yeux sur Micheline. Le vicomte eût semblé beau, si des folies précoces n'eussent imprimé sur son visage leur indélébile cachet. Tel qu'il se présenta, cependant, il plut à la jeune fille qui parut l'accueillir avec une faveur inaccoutumée.

Une divination presque maternelle avertissait Gertrude :

« Prends garde, lui disait-elle, ce beau Raoul a dans le regard quelque chose de méphistophélique, et son sourire manque de franchise ! »

Mais, comme les enfants gâtés saisissant les tisons quand on les prévient que le feu brûle, « la petite Enfant » si l'on criait casse-cou ne se lançait que mieux.

Elle se lança même à ce point que la retraite sembla difficile. Elle avait joué avec le feu, elle s'était brûlé les doigts. Du moins la sœur aînée le craignait-elle, croyant ce cœur capricieux engagé sérieusement.

Un soir l'esprit troublé de pensées d'avenir pour cette jeune existence qui fleurissait aux dépens de la sienne, elle s'était oubliée à l'église dans une longue prosternation, et l'ombre envahissait les voûtes. La lampe du sanctuaire versait une pâle lueur d'étoile ne s'étendant pas au delà d'un cercle étroit : le silence régnait dans la maison de Dieu et Gertrude s'y croyait seule avec Lui, quand des sanglots étouffés l'arrachèrent à son oraison.

Elle fouilla du regard la sombre nef et n'y distingua d'abord qu'une forme vague à genoux sur les dalles... puis les sanglots éclatèrent sans contrainte... Une grande douleur débordait, ne soupçonnant pas d'autre témoin que le Seigneur lui-même ; une prière pleine d'angoisse montait vers lui tout haut :

« Mon Dieu ! mon Dieu ! balbutiait la voix que Gertrude reconnut aussitôt, mon Dieu ! prenez pitié... pitié de nous ! prenez pitié où nous sommes perdus ! »

Cette voix était celle de madame Bourillon.

Un cœur pénétré d'une compassion vraie compte peu avec certaines convenances : Gertrude ne songea même point à examiner l'opportunité de son intervention, et madame Bourillon tressaillit en sentant les deux bras de la jeune fille l'enlacer.

« Vous ! s'écria-t-elle avec égarement, vous !... »

— Oui, moi, qui vous aime, qui vous plains et qui vous demande la permission de porter ma part de votre peine, si je peux ainsi l'alléger.

— Vous !... Vous !... mais vous ne savez donc pas ?... Non, je suis folle, vous ne pouvez pas savoir... Mais vous saurez !... vous saurez bientôt, demain peut-être... et alors...

— Alors ?

— Alors vous ne me parlerez plus ainsi ; vous me repousserez, et vous lui lancerez l'anathème à lui ! vous le maudirez, vous le maudirez !... Mais non... les anges ne maudissent point, et vous êtes un ange, vous ! Oui, un ange : je sais, j'ai compris, j'ai deviné... tout, allez ! »

Gertrude ramena madame Bourillon à ses propres chagrins en l'interrogeant avec émotion.

« Non, répondit d'abord la femme désolée, non, ce n'est pas à vous que j'aurai le courage de confier moi-même... Mais pourquoi pas ?... A cette heure terrible,

Dieu sans doute ne vous appelle point ici sans intention... Peut-être veut-il que, au pied même de son autel, devant le tabernacle où Il réside en sa miséricorde infinie, je sollicite la vôtre ?... Écoutez donc. »

Le récit fut court, mais foudroyant :

La fortune des deux sœurs, administrée d'abord par leur famille paternelle, avait été remise en leurs mains depuis la majorité de l'une et l'émancipation de l'autre et confiée par elles-mêmes au notaire de Fresanges. Celui-ci, fasciné par le scintillement de tout cet or, stimulé par les opérations fructueuses des précédents dépositaires, poussé d'ailleurs par l'imprudente Micheline, celui-ci avait engagé des sommes considérables en des entreprises dont les bases peu solides auraient dû le tenir en garde... L'écroulement l'était produit... On devine le reste.

« Bourillon a voulu se tuer ! ajouta sa malheureuse femme ; il s'est même blessé... je suis accourue au bruit de la détonation ; cette fois, il s'est manqué, mais demain, peut-être... »

Elle sanglotait de nouveau.

« Et vous l'avez laissé tout seul, quand... »

— Non, le curé le garde, le sermonne et tâche de l'apaiser. Mais quel ange vous êtes ! penser au salut de l'imprudent, cause d'une telle ruine alors que...

— Ainsi la ruine est complète ? J'ai tout perdu, tout ?...

— Vous ? oh ! soyez tranquille ! s'empressa de répondre la femme du notaire se méprenant sur le sens de ces paroles. Votre part est intacte : Bourillon n'a point osé agir sans instructions, et vous ne lui en donniez aucune. Mais Micheline, c'était tout différent... elle le poussait, le poussait !... Je sais bien qu'il aurait dû s'entendre avec M. Dutrognard ou madame Élise... mais comme ils disent toujours *amen* à ce que veut Micheline, il a jugé cette précaution superflue... Madame de Trémolandinères, d'ailleurs, s'en est mêlée avec une activité, une insistance !... la fortune de ce vicomte lui tient au cœur... elle prétendait faciliter le mariage en doublant la dot au profit de son protégé... Ah ! son protégé, en voilà un qui n'épousera jamais une fille pauvre !... »

Gertrude voila sa figure de ses deux mains et s'agenouilla de nouveau.

Ainsi donc le cœur de la « petite chérie » brisé comme le sien, mais autrement, saignerait à son tour ! Elle connaîtrait l'amertume des larmes dont le secret demeurait entre sa sœur et Dieu ! Gertrude aurait en vain sacrifié son bonheur à celui de Micheline ! Micheline allait souffrir !

Mais bientôt elle écarta ses mains tremblantes, releva la tête et regarda la croix... Un rayon de la lampe sacrée mettait alors un nimbe au front divin... celui de la jeune fille s'illumina de son reflet :

« Merci, mon Dieu, dit-elle, vous m'avez éclairée ! »

Puis se relevant :

« Venez, dit-elle ; courons chez vous... rien n'est perdu ! »

La femme du notaire la suivit sans comprendre, mais elle avait confiance.

Une heure après la fille aînée du colonel Arvin retournait au château en compagnie du vieux curé qui lui disait :

« C'est bien, Gertrude, c'est beau... c'est trop beau et



trop bien même, car il est parfois dangereux pour ceux auxquels on s'immole de le faire à leur insu : cela les dispense de la reconnaissance; et la reconnaissance est un sentiment divin, qui fait remonter le cœur en haut... Mais vous l'avez voulu : *votre fortune appartient désormais à Micheline qui ne s'en doute guère !* Vous ne conservez pour vous-même que l'indispensable nécessaire, et quand luira enfin le jour de votre mariage...

— Ce jour ne luira pas... Je vais écrire à mon fiancé pour lui rendre sa parole... murmura la jeune fille d'une voix à peine intelligible.

— Il ne la reprendra point, se promit le vieux prêtre, car je lui dirai tout.

Le rire de la « toute petite », éclatant par fusées, emplissait le salon de bruit et de gaieté. Vêtue de rose, sa couleur de prédilection, une touffe de fleurs dans ses cheveux et le teint plus éclatant que leurs fraîches couleurs, elle semblait en verve de coquetterie, en plein accès de bonheur. Elle tenait plus ferme que jamais son sceptre de jeune reine, et sa petite cour l'encensait, soit qu'elle luttât d'épigrammes avec madame Isaure, qu'elle chantât des duos avec le beau Raoul ou qu'elle taquinât plaisamment chacun.

« L'amour, le bonheur lui tournent véritablement la tête ! songeait la grande sœur en la regardant. Et dire que l'effondrement de tout cela n'a tenu à rien !... Ah ! le sacrifice n'en est plus un s'il rachète l'avenir de ceux qu'on aime ! »

Enfin la voilà tête à tête avec cette enfant qui lui doit tant, dans cette chambre virginale où elles ont passé de longues années ensemble. Gertrude émue pressent une confiance, la confiance qu'elle attendait d'heure en heure sans oser la provoquer...

Cette fois, elle a plus de courage, elle marche au devant :

Grand'mère, vos yeux brillent comme deux lampions ! fredonne Micheline en riant; et comme si cette réminiscence du *Petit Chaperon rouge* ne lui suffisait pas, elle va continuer la chanson quand sa sœur l'interrompt doucement :

« Je pourrais dire sur le même ton :

Enfant, c'est l'effet de ma satisfaction, mais j'ai le bonheur grave, tu le sais et...

— Tu es heureuse ce soir, chère gravité ?...

— De ton propre bonheur... ne suis-je pas l'écho et toi le son ?... Voyons, sois bonne, ne me fais pas languir, petite cachotière, petite mystérieuse ?... A quand ton mariage avec le vicomte Morguin ? »

Le plus joyeux des éclats de rire fut d'abord la seule réponse de la jeune fille.

« Mon mariage avec le beau Raoul, qui est son propre fétiche et commence toutes ses phrases par « je, me, moi ! » dit-elle enfin, mon mariage avec un fat, un égoïste !... »

Micheline avait un flair particulier pour découvrir l'égoïsme... chez autrui.

« Tu n'y penses pas, Gertrude ! qui a pu, ma chérie, t'abuser à ce point ? »

— Mais... il t'aime... et je croyais que... toi aussi...

— Folle !... Je n'aime que toi, mon ange. Prends-en ton parti sagement, et tiens-le-toi pour dit. »

La marquise de V., depuis le départ de son fils, avait peu à peu fermé sa porte à Micheline, et la rupture s'était opérée si progressivement que le voisinage s'en apercevait à peine, les absences prolongées de la solitaire aidant à l'abuser.

L'attrait de la belle nature en la chaude saison qui commençait, le besoin cruel et doux d'aviver certains souvenirs, et, plus que tout cela, le désir de voir Gertrude et de parler de l'absent avec elle l'avaient ramenée depuis peu de jours à l'abbaye.

Ce matin-là, Jean, qui se faisait vieux, avait roulé le grand fauteuil en face de la passerelle, et Nemo, qui devenait sourd, y montait la garde auprès d'elle.

C'était une garde peu vigilante, il faut l'avouer, car l'animal, affaibli par l'âge, fermait doucement les yeux, bien que de temps en temps un mouvement expressif de son fouet touffu semblât dire à sa maîtresse :

« Sois tranquille : je ne dors point. »

Les paupières closes, il ne vit pas une forme gracieuse émerger des feuillages sur l'autre bord du torrent et s'avancer en pleine lumière; il n'entendit point un pas léger sur les planches de la passerelle... La marquise elle-même, abîmée dans une rêverie mélancolique, la tête renversée sur le dossier de son fauteuil, ne s'aperçut pas d'abord qu'on venait à elle; une ombre cependant lui voila un instant le soleil : c'était celle de Micheline.

La mère de l'absent se détourna. Nemo, d'instinct, fit entendre un grondement hostile sans ouvrir ses paupières.

« Vous ! » murmurait la veuve.

Mais les bras de la jeune fille entouraient ses genoux; elle s'était prosternée sur le tapis de paquerettes, et son visage suppliant levé vers la malade s'inondait de larmes.

« Oh ! pardon, disait-elle; pardon... j'ai compris... je me repens ! je me repens !... rappelez-le ! qu'il revienne vite !... oh ! vite !... mais avant tout... pardonnez-moi ! »

Le cœur de la mère avait souffert trop longtemps pour que ce pardon instantané lui fût facile... un frisson l'agita des pieds à la tête; elle ne répondait pas...

Mais la coupable répétait :

« Rappelez-le ! rappelez-le... »

Une triomphante vision lui apparut dans l'éclat du soleil... La marquise revit tout à coup le fier visage évanoui depuis plusieurs années et, dans la même gloire lumineuse, une douce jeune femme qui l'appelait « ma mère ! » de blonds enfants qui lui tendaient les bras.

Vaincue, elle s'inclina vers la suppliante... à son tour elle pleurait :

« Relevez-vous », dit-elle.

Et ce fut, entre ces deux femmes, une scène touchante de repentirs et de pardons...

« C'est ce matin, ce matin même que M. le curé m'a ouvert les yeux, répétait Micheline entrecoupant ses aveux de digressions émuës; il a osé me dire la vérité sur moi-même, et... je me suis fait horreur... alors... »

— Ah ! que ne parlait-il plus tôt ?

— Plus tôt ?... Ah ! madame, j'aurais sans doute résisté; le moment n'était pas venu; la grâce ne me



touchait pas encore... mais si vous saviez ce que ma sœur a fait, hier, pour moi, si vous saviez!...

Elle lui raconta l'immolation nouvelle dont le pasteur avait cru devoir trahir le secret.

« Mais je refuse, ajoutait-elle; je refuse absolument. Ce serait honteux d'accepter, n'est-il pas vrai? bien que celui qui donne ait la plus belle part... »

— C'est pourquoi il faut la laisser à Gertrude, répondit la marquise avec un sourire que son interlocutrice ne comprit point; n'avez-vous pas toujours agi de la sorte?... Acceptez, mon fils est assez riche pour deux.

— Il reviendra bientôt, n'est-ce pas? bientôt?... Ah! qu'il m'en tarde... à présent. Et puis il y aura des fêtes, je pense, de grandes fêtes pour les dédommager tous deux d'avoir attendu si longtemps. Oh! madame, écrivez-lui tout de suite. »

Cette recommandation superflue fit sourire une seconde fois la marquise.

Et tandis qu'elle écrivait avec des éblouissements de joie, Micheline reprenait le chemin des Flèches. Elle avait laissé un remords accroché à chaque épine de la route; mais les remords s'envolaient au retour et les épines se métamorphosaient en autant de fleurs. Avec l'étrange mobilité qui la caractérisait, elle voyait maintenant la situation sous un nouvel aspect: cette démarche accomplie la rougeur au front se colorait peu à peu d'une teinte héroïque, et son pied une fois posé sur ce terrain, la jeune fille y marchait rapidement. Elle y courut même bientôt, et le résultat de cette allure étrange fut cette consolante réflexion:

« Je me sacrifie, c'est évident! je m'immole au bonheur d'autrui! Je n'ai jamais pensé au mien, chacun le sait. Ah! c'est bien, ce que j'ai fait là! Je suis fière de moi! »

Gertrude n'était pas à la maison quand Micheline y rentra: elle visitait ses pauvres. Impatiente de jouer son nouveau rôle de Providence en ramenant le sourire sur ce visage attristé, la jeune sœur poursuivait son aînée de chaumière en chaumière sur la piste de ses bonnes œuvres, à la trace de ses bienfaits.

Jeanne la veuve lui disait:

« La demoiselle était là, il n'y a pas une demi-heure; nous avons prié le bon Dieu ensemble pour mon défunt, le pauvre! ah! quand elle me baille un brin d'aide pour porter ma croix, cela pèse moins sur mes épaules... Vous la trouverez chez les petits Frigonnet.

— Elle ne part que! affirmaient ceux-ci; elle ne part que! Voyez-vous, demoiselle Micheline, les braves sabots cirés qu'elle nous a donnés! et du coton à tri-

coter! et des chemises à coudre! et des livres de classe! Hein? il y en a qui ont encore père et mère et qui ne sont point si bien montés, pas vrai? Elle portait une bonne bouteille au vieux Jérôme; parions qu'elle y est encore! »

Le vieux Jérôme indiquait une autre étape; et de station en station, Micheline avait parcouru tout le bourg quand elle aperçut enfin Gertrude entrant à l'église. Elle l'y suivit. Et devant ce même autel, témoin la veille au soir d'un sacrifice nouveau, la grande sœur apprit de la « toute petite » quel prochain avenir lui souriait maintenant.

#### XIV

La réponse d'Aymard à la marquise arriva de bien loin. C'était, d'un bout à l'autre, une action de grâces à Dieu, un dithyrambe au bonheur, mais... ce bonheur il fallait l'acheter encore, l'attendre davantage! De hardis explorateurs, pionniers de la science, organisaient une expédition patriotique; les régions mystérieuses vers lesquelles ils tendaient, vierges encore de toute civilisation, étaient aussi dangereuses à fouiller qu'importantes à connaître, et le jeune marquis avait accepté du gouvernement français le périlleux honneur du commandement. Il ne pouvait reculer.

Et cette fois encore, le bonheur s'éloignait comme un flottant mirage, au moment où il tendait les bras pour le saisir!...

La marquise de V. se soumit avec peine... depuis longtemps atteinte en ses œuvres vives, elle sentait ses forces s'épuiser dans la lutte et se comparait à une lampe vacillante qui jette encore quelques lueurs inégales, mais qui va s'éteindre faute d'huile.

Gertrude offrit cette nouvelle épreuve à Dieu comme prix de son bonheur futur. Ce bonheur lui semblait trop grand pour qu'elle pût jamais le payer assez cher!

Quant à Micheline, elle se réjouit d'abord à la pensée de garder la grande sœur quelque temps encore à elle toute seule; puis elle déplora le retard apporté aux prétendues fêtes qu'elle comptait embellir de ses charmes personnels; et, définitivement, elle eût peine à distinguer lequel l'emportait de ces deux sentiments: le regret ou la satisfaction.

Et de longs mois passèrent encore à pas lents, bien lents pour les âmes anxieuses qui les comptaient.

M. BOUROTTE.

(La suite au prochain numéro.)

Les Patrons suivants seront donnés en Décembre:

Le 1<sup>er</sup> Décembre. — Corsage ouvert. — Jaquette, costume d'intérieur. — Pardessus pour petite fille. — Robe pour petite fille. — Pardessus pour petit garçon.

Le 3 Décembre. — Patron découpé: Gilet indépendant. — Corsage-veste.

Le 15 Décembre. — Manteau. — Corsage pour jeune fille. — Basquine.

Le 22 Décembre. — Mantille en velours broché, pour voiture et sortie de théâtre.

Le 29 Décembre. — Supplément: Coussin application de fleurs brodées, ouvrages de fantaisie.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4443, et un patron découpé d'une Redingote plissée, pour fillette de douze à quatorze ans, de la gravure coloriée de ce numéro.



COIFFURES  
DE M. DONDEL

Rue Royale, 5, Paris.

— 36 —



2121

Coiffure de jeune femme.

*Coiffure de jeune femme.* — Frange ondulée et cheveux relevés en casque formant un double huit sur le sommet de la tête.

*Coiffure de jeune fille.* — Cheveux relevés à la chinoise, avec des frisettes accroche-cœur sur le front; derrière, casque avec huit simple.



2122

Coiffure de jeune fille.



2275

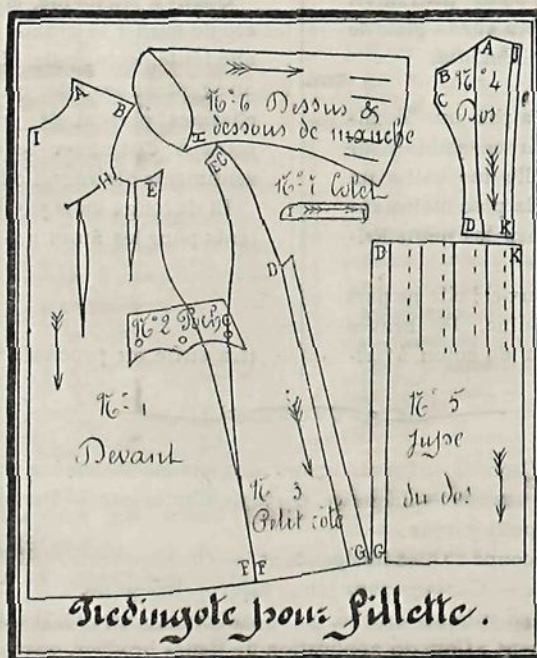
Porte-menu en porcelaine; peut, en outre, servir pour désigner la place du convive.

*Explication du patron découpé.*

- 1, Devant.
- 2, Poche placée à l'endroit où elle doit être montée.
- 3, Petit côté.
- 4, Dos, avec la bande posée comme elle doit être cousue.
- 5, Jupe du dos.
- 6, Manche.
- 7, Col.

Ce modèle emploie deux mètres quinze centimètres de drap, en soixante centimètres de largeur. Le devant a une pince de poitrine, et une seconde

qui part de l'entournure et qui se perd dans la redingote. Réunir le petit côté en suivant les coches de raccord, lesquelles correspondent aux lettres du détail. Appliquer à un centimètre de la couture du dos, la bande légèrement cintrée en suivant la pose indiquée au détail, patron 4. Faire de même de l'autre côté de la couture. Plisser la jupe de plis plats et la monter au bas du dos, avec une tête de trois centimètres prise sur la hauteur de la jupe. Réunir le dos au petit côté en prolongeant la couture jusqu'au bas de la jupe, et former le pli creux intérieur. Monter le



Détail tracé du patron découpé.



Menu héraldique, modèle en porcelaine.

col. La patte-poche se monte par deux rangs de piqûres; elle est ornée de trois boutons placés dans les pointes. Deux rangs de piqûre au contour. La manche se plisse de plis plats arrêtés par un bracelet en drap d'un centimètre de hauteur placé à quatre centimètres du bord; ce bord fait volant sur la main. Cette redingote est fermée par des boutons, un peu plus bas que la taille. (Gravure coloriée n° 4443.) Modèle de M. Lacroix, tailleur pour enfants.